

Laurier Turgeon, *Patrimoines métissés. Contextes coloniaux et postcoloniaux*, Maison des sciences de l'homme et Presses de l'Université Laval, Paris/SainteFoy, 2003. 234 pages

Gilles Havard

Volume 34, numéro 1, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082406ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082406ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Havard, G. (2004). Compte rendu de [Laurier Turgeon, *Patrimoines métissés. Contextes coloniaux et postcoloniaux*, Maison des sciences de l'homme et Presses de l'Université Laval, Paris/SainteFoy, 2003. 234 pages]. *Recherches amérindiennes au Québec*, 34(1), 110–111. <https://doi.org/10.7202/1082406ar>

sont consciencieusement accompagnés d'informations sur l'auteur et qui sont replacés dans leur contexte historique. Dans la première moitié de l'ouvrage, les « voix indiennes » se résument à quelques lignes qui ne font l'objet d'aucune datation ni d'aucune contextualisation. La mention qui est faite des origines navajos – ou autres – de chacun ne semble alors servir qu'à insuffler un peu d'exotisme dans le récit. Il est regrettable que les auteures n'aient pas eu davantage recours aux sources orales, ce qu'induisait implicitement le titre. Les textes amérindiens sont quasi inexistant dans le premier tiers de l'ouvrage. On se serait attendu, par exemple, à lire le pendant amérindien du texte de Samuel de Champlain, ce qui aurait montré comment la tradition orale raconte l'arrivée des Blancs. Le recours aux sources orales semble s'imposer dans un tel projet, car reconnaître la place des autochtones dans l'histoire des États-Unis passe par l'utilisation de ces sources trop longtemps ignorées par l'historiographie.

Il est regrettable que l'ouvrage de Richard White (1991 – voir chap. 1-6, p. 1-269) n'apparaisse pas dans la bibliographie. Ce dernier a repensé les relations entre les autochtones et les Européens à l'époque coloniale et à les voir comme des systèmes complexes aboutissant à des interactions commerciales, militaires et culturelles ayant des répercussions sur chacune des sociétés en jeu. Il aurait été intéressant peut-être de s'intéresser aux phénomènes de métissage et de transculturation qui sont des éléments majeurs de l'histoire des relations entre les Américains et les Amérindiens. Il est étonnant, également, de voir les textes de Samuel de Champlain ou de Jacques Cartier dans un ouvrage consacré aux États-Unis. Les colonies britanniques se distinguaient des colonies françaises tant sur les plans culturel, économique et politique que sur celui des relations avec les autochtones qui, dès l'époque de Champlain, furent différentes dans les empires français et britannique.

La dernière phrase de l'ouvrage révèle un autre défaut du livre : « On peut espérer [...] qu'à l'heure des grands débats suscités tant par les menaces qui pèsent sur l'environnement que par les perspectives du cyber-espace, les humains prêtent enfin l'oreille aux dires de ces peuples holistes » (p. 380). Ce qui montre que le stéréotype du noble sauvage écologiste et méditatif a décidément la

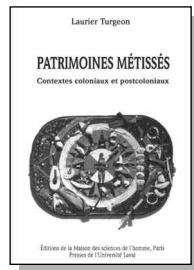
peau dure. Il est nécessaire que la recherche actuelle évacue définitivement ce type de clichés si elle souhaite contribuer à régler les problèmes auxquels sont confrontés les groupes autochtones et qui sont évoqués – à juste titre – par les deux auteurs. Les textes qu'elles présentent montrent la complexité du rapport de l'Occident au monde amérindien, mais aussi la diversité de ces cultures trop souvent perçues de manière globale et que l'on a, par commodité ou intérêt, réduites à des images stéréotypées. Ce type d'approche peut présenter le risque de victimiser les Amérindiens et de s'éloigner de la réalité en laissant la représentation envahir le champ historique.

Stéphanie Chaffray
CELAT (Université Laval),
et Université Paris IV-Sorbonne

Ouvrages cités

CALLOWAY, Colin G., 1997 : *New Worlds for All: Indians, Europeans and the Remaking of Early America*. Baltimore, John Hopkins University Press.

WHITE, Richard, 1991 : *The Middle Ground: Indians, Empires and Republics in the Great Lake Region, 1650-1815*. Cambridge, Cambridge University Press.



Patrimoines métissés. Contextes coloniaux et postcoloniaux

Laurier Turgeon. *Maison des sciences de l'homme et Presses de l'Université Laval, Paris/Sainte-Foy, 2003. 234 pages*

LE MÉTISSAGE EST À LA MODE. Depuis quelques années, les publications, en France par exemple, se multiplient sur le sujet, comme en témoignent les travaux du mexicaniste Serge Gruzinski (1999) ou de l'africaniste Jean-Loup Amselle (1990, 2001). Au Québec, Laurier Turgeon, spécialiste des premiers contacts entre colonisateurs et autochtones en Amérique du Nord, réfléchit lui aussi sur ce concept, et plus généralement

sur la notion de transferts culturels (Turgeon *et al.*, dir, 1996). Le phénomène du métissage l'interpelle d'autant plus qu'il possède lui-même une identité mêlée ; c'est ce qu'il note dans la préface de *Patrimoines métissés*, en rappelant sa généalogie – cette touche réflexive n'a rien de superflu : l'une des vertus implicites de l'égohistoire n'est-elle pas de reconnaître la subjectivité des êtres, et en l'occurrence des chercheurs ?

Turgeon regrette la « polysémie foisonnante » (p. 190) du terme « métissage » qui, à l'instar du concept d'« acculturation », a connu de nombreux glissements sémantiques. Dans l'introduction et la conclusion de son livre, à la suite des travaux d'Amselle, il critique une notion qu'il juge ambiguë, et condamne toute forme d'essentialisme. Il écrit ainsi que les « cultures ne sont pas des entités stables, mais des systèmes déjà constitués de manière relationnelle et donc déjà métissés, ce qui remet en cause l'idée d'une culture homogène ou d'une pureté originare » (p. 23). Il met en garde le lecteur contre « une esthétique de l'hétérogène qui, aujourd'hui, tend à patrimonialiser le métissage et à l'ériger en une idéologie au service de la mondialisation » (p. 27). L'auteur prend l'exemple de la créolité antillaise qui, loin de célébrer le mélange comme il apparaîtrait de prime abord, valorise selon lui « ses caractères 'essentiels' au moyen d'une patrimonialisation du passé, passé réécrit parfois au moyen du déni sélectif de certaines composantes » (p. 198).

Ces positions théoriques, d'ordre épistémologique et politique, encadrent une série d'essais où l'auteur se place dans une perspective historique pour étudier, à l'instar de Gruzinski, les « processus de construction des métissages » (Gruzinski 1999 : 38). Turgeon, plus spécifiquement, lie dans cet ouvrage la question du métissage à la problématique des « biens patrimoniaux ». Sa réflexion porte sur le caractère mobile et métissé du patrimoine : « Nous voulons décentrer le patrimoine en mettant l'accent sur le mouvement, les mutations et les mélanges. Loin d'être fixe et figé, le patrimoine est continuellement fait et refait par les déplacements, les contacts, les interactions et les échanges entre individus et groupes différents » (p. 18). Cette approche est d'autant plus stimulante qu'elle est résolument transdisciplinaire : l'auteur mêle avec bonheur l'histoire, la littérature, l'ethnologie et l'archéologie.

Il s'agit d'éclairer les « mécanismes du métissage » en s'arrêtant sur « cinq lieux jugés traditionnellement très sensibles à la patrimonialisation » (p. 26) : l'archive, l'objet, le sol, le paysage et la cuisine. Dans le premier chapitre, Turgeon déconstruit la déposition d'un capitaine de Saint-Malo (datée de 1701) dans laquelle il est question d'une rencontre avec un dragon marin. Il révèle le caractère hybride du monstre mais aussi de l'archive judiciaire, qu'il analyse comme un récit de voyage et dans lequel il identifie plusieurs discours sociaux juxtaposés.

Dans le deuxième chapitre, reprenant une question qui lui tient à cœur, Turgeon se penche sur les vies multiples des chaudrons de cuivre : leur usage traditionnel en Europe, leur appropriation culturelle dans le monde amérindien, et les actuelles réappropriations euro-canadiennes. En archéologue, il insiste sur l'importance des objets pour étudier l'histoire des autochtones, qui n'ont laissé en effet aucun témoignage écrit de leur passé. Il note que « les écrits français représentent toujours un filtre que les analyses rhétoriques, narratologiques ou thématiques peuvent dénoncer, mais rarement corriger » (p. 63). Les sources européennes (par exemple les Relations des jésuites), c'est certain, sont contaminées par les catégories de leurs auteurs, mais il nous paraît pourtant possible d'en faire la critique et ainsi d'éclairer (même partiellement) l'histoire des Amérindiens. Le recours aux documents archéologiques, cela dit, ne peut évidemment qu'enrichir notre connaissance des Indiens et des premiers contacts, *a fortiori* lorsque les archives sont rares ou inexistantes.

Avec justesse, Turgeon écrit que l'objet « est le moyen pour l'Amérindien de penser et d'évaluer l'autre » (p. 63). Comme les échanges linguistiques, la circulation des objets permet en effet de concrétiser la rencontre interculturelle. L'auteur insiste en outre sur la fonction « esthétique » de nombreux objets européens : « au début de la période de contact, les Amérindiens ramènent presque systématiquement les marchandises européennes au corps et les transforment en parure corporelle » (p. 72). C'est le cas des chaudrons de cuivre, parfois découpés pour fabriquer des bracelets, des bagues, etc.

Turgeon, toujours dans le deuxième chapitre, offre ensuite une interprétation politique de la fête des morts chez les

Hurons, fête qui serait l'occasion de resserrer des liens d'alliance entre plusieurs sous-groupes : « en fin de compte, écrit-il, la fonction du chaudron », terme par lequel les Hurons désignent la fête elle-même, « semble être plus politique que culturelle ou eschatologique » (p. 77). À l'appui de sa thèse, il cite le père Brébeuf qui compare l'endroit où se déroulent les funérailles non pas à un cimetière français mais à la place Royale (actuelle place des Vosges, à Paris), soit un lieu éminemment politique. L'alliance semble être un aspect décisif en effet : ne s'agissait-il pas, pour la sceller, de s'échanger ses morts, et même de les adopter, meilleure manière de rejeter la guerre en dehors du cercle « confédératif » ? (Havard 2003 : 171)

La dimension eschatologique, cela dit, ne doit pas être escamotée. La fête des morts, qui correspond à la seconde étape du cycle rituel des doubles funérailles – cycle que l'on retrouve ailleurs en Amérique –, permet en effet, et Turgeon le signale, « le transport des âmes vers l'au-delà » (p. 85). Ce qui est en jeu, sémantiquement, c'est aussi l'équivalence entre cuisine et mort, relevée par le père Brébeuf. En appelant la fête des morts « chaudière », la culture huronne associe clairement, comme l'écrit Turgeon, « le rite culinaire et le rite funéraire » (p. 75). Pour l'anthropologue Emmanuel Désveaux, la cuisine, par rapport à la mort, constituerait une « vertigineuse accélération du processus de décomposition » ; la mort serait à ce titre le modèle naturel de la cuisson, laquelle, comme l'a montré C. Lévi-Strauss, renverrait au feu et à la culture (Désveaux 2001 : 147-150 ; Lévi-Strauss 1968 : 390-411).

Turgeon évoque aussi le rôle de la chaudière comme « lieu de transformation des corps ennemis en nourriture » (p. 73). À cet égard, le lien entre cuisine et mort n'est-il pas à l'œuvre dans la guerre, et plus précisément dans le cannibalisme ? La chaudière ne sert-elle pas à la fois, chez les Hurons, à cuire l'ennemi – puis à l'ingurgiter – et à enterrer les défunts (en les décharnant) ?

Le troisième chapitre nous transporte sur l'île aux Basques, dans l'estuaire du Saint-Laurent, pour nous révéler « le patrimoine métissé du sol » (p. 96). Cette île, à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle, était occupée, au moins sur une base saisonnière, par des groupes iroquoiens et algonquiens et fréquentée par des Basques venant chasser la

baleine et trouvant dans la traite avec les autochtones « une activité d'appoint » (p. 109). Des fouilles archéologiques menées de 1990 à 1998 ont permis, couche par couche, de mettre à jour un site qui, selon l'auteur, n'est finalement ni « un site amérindien contenant des objets de traite basques », ni « un foyer basque avec des objets amérindiens », mais « un site métissé, comprenant les éléments de l'une et de l'autre culture » (p. 123).

De l'île aux Basques protohistorique, nous nous rendons ensuite dans l'actuel « comté des Basques », soit la région de Trois-Pistoles, située à quelque 200 kilomètres en aval de Québec. Turgeon, dans ce nouveau chapitre, étudie un paysage identitaire saturé de signes (enseignes, noms de rue, centre muséographique, etc.) qui renvoient à une ethnicité basque imaginaire. Cette étonnante « basquitude sans Basques » (p. 132), ce patrimoine fabriqué et « métissé », Turgeon nous en révèle avec brio les manifestations, l'histoire et les enjeux. Le chapitre 5, enfin, est une enquête ethnologique consacrée aux restaurants étrangers à Québec, analysés comme « une manifestation nouvelle et plus moderne du colonialisme, pratiqué maintenant chez soi » (p. 179).

Voilà en somme un ouvrage clair, très stimulant, dénué de faux fuyants et qui contribuera à alimenter notre réflexion sur les questions de l'interculturel, du métissage, du patrimoine et de l'identité.

Gilles Havard
Centre de recherche sur l'histoire
des États-Unis et du Canada,
Paris

Ouvrages cités

- AMSELLE, Jean-Loup, 1990 : *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*. Paris, Payot.
- , 2001 : *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris, Flammarion.
- DÉSVEAUX, Emmanuel, 2001 : *Quadratura Americana. Essai d'anthropologie lévi-straussienne*. Genève, Georg éditeur.
- GRUZINSKI, Serge, 1999 : *La Pensée métisse*. Paris, Fayard.
- HAVARD, Gilles, 2003 : *Empire et métissages. Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*. Québec/Paris, Septentrion/PU Sorbonne.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, 1968 : *L'origine des manières de table*. Paris, Plon.
- TURGEON, Laurier, Denys DELÂGE et Réal OUELLET, dir., 1996 : *Transferts culturels et métissages, Amérique/Europe, XVI^e-XX^e siècle*. Québec, Presses de l'Université Laval.